

Le frigidaire

Louise Desjardins

Number 57, Fall 1993

Entre le risque et la violence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14847ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, L. (1993). Le frigidaire. *Moebius*, (57), 47–52.

LE FRIGIDAIRE

Louise Desjardins

Cette histoire, elle me la raconta au téléphone d'une voix noire et blanche.

Ce soir-là, elle avait été invitée chez le comptable du bureau. Elle le connaissait déjà depuis plus d'un an, mais il ne l'avait jamais invitée chez lui. Pourtant il était souvent venu chez elle. Je crois même qu'elle lui avait donné sa clé tant ils étaient devenus intimes.

Il était divorcé, disait que sa femme était folle, qu'elle interdisait à ses deux filles de le voir; elle, de son côté, disait que son mari l'avait trompée, l'avait abandonnée. Ce qui n'était ni faux ni vrai.

Il était dans la quarantaine, un peu timide et silencieux. Il avait comme seul défaut d'arriver souvent en retard, le teint livide, son attaché-case pendu au bout du bras, disant qu'il n'avait pas dormi de la nuit. Quand ses colonnes de chiffres ne balançaient pas ou que quelque chose n'allait pas, il proférait toujours le même juron entre ses dents : «Maudit bâtard!»

Ils s'étaient adonnés à quelques tentatives de rapprochements très intimes, en cachette, derrière des classeurs, sous la table. À peine le temps de ressentir quelque chose, qu'ils s'arrêtaient de peur d'être surpris par la patronne du bureau.

Ces petits détails, elle me les raconta au téléphone en rentrant chez elle.

Il habitait un sous-sol dans une maison du centre-ville. Une couche de goudron jaunâtre enduisait les murs à cause des *Mark Ten* qu'il fumait sans arrêt. Les stores restaient toujours baissés. Jaunis. Brunâtres. Au plafond, des ampoules électriques toutes nues.

En entrant, elle remarqua les pièces vides.

Dans la cuisine, il n'y avait qu'une table, deux chaises et une cuisinière, énorme. Pas de frigidaire. Son frigidaire ne fonctionnait plus, disait-il, et il l'avait remisé au centre du salon en attendant de s'en débarrasser. C'était d'ailleurs le seul meuble du salon, un salon immense, jauni, avec des stores baissés. Pas de fauteuil, pas de table. Rien d'autre que ce gros frigidaire.

Il avait disposé quelques litres de vin sur le comptoir de la cuisine et lui en servit dans un grand verre à coke. Amoureusement. Il avait l'air d'un petit garçon qui jouait à la madame, avec maladresse. Il ne voulait pas qu'elle l'aide et parlait peu. Seulement du temps qu'il faisait. Du bureau.

Il avait acheté des soles. Il prit un couteau très aiguisé, leur trancha la tête et il les fileta devant elle, avec adresse. Il les fit frire dans beaucoup d'huile. Cela prenait beaucoup de temps. Puis il lui demanda de se mettre à table. Il chercha longtemps les couverts dans plusieurs tiroirs et finit par les trouver. Ils mangèrent en silence leur poisson refroidi. C'était gras. Ils buvaient sec tous les deux. Ils furent souls bien avant le dessert.

Il commença à la caresser gentiment, et devint loquace. Il parla de choses et d'autres, des enfants, de leurs ex-conjoints, du bureau.

Sa tête empourprée contrastait avec le reste de sa peau, blanche, striée de rides un peu vertes. Il dit qu'il la trouvait belle, intelligente, bien tournée. Il répéta qu'il la trouvait belle, intelligente, bien tournée. Il répéta... Et elle faisait semblant de le croire avec plaisir.

Puis il s'approcha d'elle et lui serra brusquement le poignet. Il l'entraîna dans sa chambre qu'il avait tenue fermée jusque-là. Il relâcha l'étreinte, le temps de fouiller

dans ses poches. Il en extirpa une clé et l'introduisit dans la serrure. Elle attendit, et une petite réflexion l'effleura : «Étrange qu'il ferme sa chambre à clé alors qu'il est seul dans la maison.» Mais le doute s'estompa dans les effluves du vin.

Tout était rouge dans cette chambre : les murs, les rideaux, la commode, les draps, les couvertures, le téléviseur. Elle se dit : «Le rouge est une couleur trop excitante pour dormir, ce n'est pas une couleur de chambre. Quelle idée de peindre sa télé en rouge!»

Il la caressa en la déshabillant avec adresse, tendrement. Puis il ôta son sous-vêtement, un slip bikini de couleur douteuse, un peu troué. Ils s'étendirent côte à côte et il arrêta un instant de la toucher. Elle crut qu'il se sentait trop soulé pour la pénétrer et lui dit de se sentir bien à l'aise, qu'il pouvait continuer de la caresser, que s'il n'arrivait pas à l'orgasme, cela ne la dérangeait pas outre mesure.

Soudain, il se retourna et il ouvrit le tiroir de sa table de chevet. Elle pensa : «Il cherche un préservatif, quel homme attentif!»

Après avoir fouillé quelques instants en silence, il sortit de son tiroir une lame de rasoir. Noire et brillante. Elle sentit son coeur battre jusqu'aux tempes.

Elle blagua : «Tu te drogues? Ou bien tu veux me couper le cou, quoi?» Il répondit qu'il allait se faire une petite entailler sur le pénis pour le faire saigner. Sans plus attendre, il a dirigé la lame vers son sexe.

Elle a crié et lui a dit : «Arrête, c'est assez!». Elle voulut partir. Il n'entendit pas son cri, ni son silence.

Ce récit, elle me le fit sur un ton tout à fait neutre, au téléphone.

Elle sortit donc de la chambre en tremblant. Il continuait de gémir. Puis elle se réfugia dans le salon, derrière le frigidaire. Elle l'entendit gémir encore. Elle imaginait sa main ensanglantée sur son sexe. Le sang rouge sur ses draps rouges. Puis le frigidaire se mit soudain à ronronner. Ce frigidaire qui n'était pas censé fonctionner.

Doucement, sans faire de bruit, elle ouvrit la porte du frigidaire et elle vit des petits pots de liquide rouge sur une

tablette. Ça lui a pris un peu de temps pour se rendre compte que c'était du sang.

Elle était nue. Elle voulait partir. Elle attendit plusieurs minutes sans respirer, accroupie derrière le frigidaire. Puis le téléphone sonna. Elle l'entendit se diriger vers le téléphone. À son ton un peu dur, elle en déduisit qu'il parlait à sa femme. Il s'impacienta, peut-être parce qu'il n'avait pas eu le temps de se rhabiller et qu'il avait froid. Au bout d'un certain temps, le ton monta. Il raccrocha. Cling. «Maudit bâtard!», maugréa-t-il. Il se dirigea vers le salon.

Elle l'aperçut, le visage blanc, la main rouge, dégoulinante. Souriant. «J'ai beaucoup joui, lui dit-il doucement, grâce à toi.»

Il marcha vers elle, lui tendit la main. Elle se détourna et se releva seule, comme une zombie. Elle marchait difficilement, son cœur claquait, elle avait les jambes chiffonnées. Il voulut l'aider à se rhabiller et lui proposa de prendre un autre verre de vin. Elle lui fit signe que non, elle ne voulait rien. Elle réussit à se rendre dans la chambre rouge et elle remit ses vêtements. Elle pensait qu'il avait complètement perdu la tête.

Elle voulut appeler un taxi, mais il se mit à lui parler tranquillement d'une façon envoûtante. Il l'invita gentiment à s'asseoir dans la cuisine. Elle faisait semblant d'être intéressée à ce qu'il disait. Ça prenait du temps, beaucoup de temps. Elle avait peur qu'il ne s'accroche. Pourtant il parlait comme s'il lui disait *bonjour* au coin d'une rue, sans animosité ni violence. Il tenait à tout lui expliquer.

Il se leva et ouvrit une porte d'armoire. Là où la plupart des gens mettent des assiettes et des verres, il empilait des revues. Il y en avait sur toutes les tablettes. Il a fouillé plus au fond, derrière une grosse pile, et en sortit une sorte de *scrap book* avec une couverture à paysage comme en ont les enfants à l'école.

Il déposa cérémonieusement son album sur la table en écartant la vaisselle et le cendrier. Il lui montra ce qu'il contenait (des photos de danseuses nues) en expliquant qu'il collectionnait ces «photos» depuis l'âge de dix ans,

qu'il n'en avait parlé à personne. Il trouvait qu'elle avait l'esprit ouvert et il était heureux de se confier à elle.

«Je ne pouvais rien dire à ma femme, tu comprends, elle est la mère de mes filles.»

Elle regardait avec un air sans air les pin up aux fesses rasées et aux seins de silicone. Quelques-unes portaient des voiles de dentelle sur la tête.

— Pourquoi ces bouteilles de... liquide dans ton frigidaire? lui demanda-t-elle.

Il se leva et se dirigea vers la chambre. Elle l'entendit ouvrir sa garde-robe avec une clé. Puis il revint dans la cuisine quelques instants plus tard avec un boîte de carton scellée qu'il déposa par terre. Il l'ouvrit avec un petit canif qu'il avait dans sa poche de jeans. Elle était intriguée, la curiosité avait pris le dessus sur sa peur. Il plongea ses mains fines et blanches dans la boîte et en sortit un tube de plastique, quelques pots de verre, des cordons, des aiguilles et des lames de rasoir comme celle qu'il avait prise dans sa table de chevet.

Ce qu'elle me raconta ensuite, d'une voix noire et blanche, je l'entendis à peine.

Elle recula. Il lui dit de ne pas avoir peur, qu'il ne la toucherait pas, qu'il voulait tout simplement expliquer certaines choses que personne ne comprenait, surtout pas les femmes ordinaires qui ont des enfants et qui font la cuisine.

Les petites blessures seules le faisaient jouir. Il aurait désiré qu'une femme lui coupe délicatement la peau du cou, le fouette, l'attache, le brûle, lui offre à boire ses mixtions. Son cerveau fréquentait jour et nuit des chandelles brûlantes, des claquements, des fouets, des gémissements, des masques, des donjons. Comme dans un film en noir et blanc.

À mesure qu'il se justifiait, il disposait sa quincaillerie sur la table, amoureuxment, comme un avare étale ses pièces d'or pour les compter de temps en temps. Il continuait à parler tranquillement et oublia un instant qu'elle était là, devant lui, intriguée, abasourdie. Il lui expliqua qu'il aimait bien boire son propre sang, qu'il gardait toujours bien frais dans le frigidaire, dans des petits pots de confitures.

Devant son trésor, il banda jusqu'aux yeux sous son jeans trop étroit. Il ne la regardait même plus. Il se parlait seul. Il l'avait oubliée. Elle en profita pour sortir sans bruit de la chambre, prit son manteau, ouvrit la porte de l'appartement, et se mit à courir dehors, ne trouvant pas assez d'air pour respirer. Elle héla le premier taxi et rentra chez elle à bout de forces.

Elle me raconta cette histoire au téléphone tout de suite en rentant chez elle ce soir-là.

Le lendemain, il arriva en retard au travail, comme d'habitude, avec son sourire verdâtre et son attaché-case. Elle tapait déjà sa première lettre de la journée. Il la salua poliment en passant derrière elle. Elle lui dit *bonjour* et continua de taper sa lettre pendant qu'il s'installait confortablement, la tête un peu flottante, devant ses colonnes de chiffres.



Carmen Audet